

La trahison comme héritage

Syrius était un général particulièrement célèbre et adulé par les Romains, pour sa droiture et sa vaillance. Parce qu'il était celui qui préserve la nation contre toute attaque menaçante, il avait été surnommé « le gardien du temple ». Placé à la tête d'une cohorte de mille hommes, dont la fonction principale était de parcourir les frontières pour en préserver les limites, il était celui qui garantit la paix. Il faut dire que les mentalités avaient fortement évolué depuis la fin de la guerre contre les Latins: après une forte période marquée par quelques perspectives hégémoniques, Rome s'était assagie ; comme son empereur Cesarus d'ailleurs, celui que l'on qualifiait « *d'homme de paix* ». La visée expansionniste n'était plus en vogue, même si quelques tribuns, en mal de colonies et d'esclaves, en défendaient encore, âprement même, le principe ! Pour preuve : Scipus le conquérant, celui qui avait été jadis adulé par tout un peuple, n'était plus qu'une vieille idole, qui finissait sa vie abandonné de tous, dans l'une des nombreuses maisons romaines dont il était devenu le propriétaire. On lui reprochait de s'être considérablement enrichi à la guerre, « sur le dos » de quelques huit cent mille cadavres, dont certains étaient des fils de Romains. Sa réputation, il faut bien l'avouer, était entachée par la description authentifiée de quelques massacres et autres histoires épouvantables ; il avait été également, le responsable de quelques défaites retentissantes contre les Etrusques et les Gaulois. Sa manière de mener les troupes au combat semblait révolue, et même ses plus fidèles compagnons remettaient en cause le principe de l'avancée qui avait fait la réputation des phalanges grecques, quand épaule contre épaule, les soldats offraient à l'ennemi, une ligne continue et unie. Leur proposant un corps à corps souvent aussi sordide que sanglant ! Nous étions à une époque où les pères ne voulaient plus voir mourir leurs enfants hors des frontières, et ils avaient travaillé la démocratie pour qu'elle accouche d'une nouvelle espérance. Comme le disait Cesarus lui-même : « *la République ne voulait plus détruire pour construire, mais construire pour vivre* ».

Mais Syrius n'était pas simplement apprécié par le peuple de Rome ; il était également respecté par les hommes dont il dirigeait une grande partie de la destinée : l'ensemble de ses soldats et de ses centurions. Ils étaient au nombre de cinq, autant que de manipules, ces unités tactiques très redoutées pour leur extrême mobilité ; que l'on identifiait grâce à l'insigne que portait le soldat de tête. Une hampe terminée par un fer de lance qui représentait la marque distinctive de la formation. Patiemment, il avait construit sa légion, en sélectionnant ceux avec qui il allait cheminer et partager sa vie ; sur des valeurs de bravoure, de droiture et de fidélité. Il connaissait chacun d'entre-eux. Cette armée-là avait été appelée « l'armée des justes », parce qu'elle combattait dignement, en évitant de semer la terreur autour de soi. Elle ne violait pas, ne pillait pas et n'exécutait pas ; elle ne tuait que s'il fallait tuer... car la guerre reste la guerre ! Au lieu de réduire en esclavage ses

adversaires, Syrius leurs accordait même la liberté et parfois la citoyenneté. « Sévère avec ceux qui méritent d'être punis ; clément avec les faibles et les pauvres », telle était la devise de Syrius. Et il l'appliquait à merveille... au point que, beaucoup d'ennemis s'étaient ralliés à lui ; ils constituaient maintenant, près d'un quart de son effectif !

Un soir de Martius, en l'an 346 avant J.-C., j'ai vécu un véritable cauchemar ; un cauchemar de petit garçon. Mon père s'était habillé pour sortir, car il avait été convoqué par le sénat. Rome voulait qu'il apporte son témoignage quant à la nature exacte des relations entretenues avec un pays limitrophe. Pour l'occasion, il s'était vêtu d'une longue et belle toge en laine épaisse ; sa préférée, celle qu'il arborait à l'occasion des grands événements : elle signifiait que désormais, le civil allait primer sur le militaire. Je m'étais décidé à l'accompagner jusqu'au pas de notre propriété. Dehors, l'attendait son char, que deux magnifiques chevaux allaient tirer. Il faisait très bon ce soir là, une température qui annonce la fin de l'hiver. J'étais quelques pas derrière lui, essayant avec mes petites jambes de le rattraper, quand je perçus à proximité de nous, les premiers signes de quelques bruits inquiétants. Des pas feutrés, quelques bribes de phrases ... mon père qui monte la voix... et très vite, le bruit terrifiant des glaives qui sortent des fourreaux... le tumulte occasionné par un combat inégal... et les cris qui vont avec. La perception qu'une partie inégale se joue là, tout près de moi, et que les choses sont en train de s'écrire, inexorables et impitoyables ! Puis des pas qui s'enfuient ; ils devaient être au moins quatre. J'avais ralenti mon avancée, comme on le fait, quand on a peine à croire ce que l'on voit ; moi aussi, j'avais sorti mon glaive d'enfant... un jouet en bois... et je m'étais caché au coin d'un immense rideau... sans comprendre vraiment le pourquoi du comment ! Comme si mon père avait exigé de moi, que je ne me montre pas... que je demeure tapi dans l'ombre, à observer ce qu'il allait réellement se passer en ce triste soir de Martius. J'aurais sans doute été tué et il ne le fallait pas. Parce qu'il voulait sans doute, que je sois le témoin du crime dont il serait la victime ; parce que je pourrais être alors, celui qui dénonce ou celui qui, plus tard, le vengerait. Trop tard ; maintenant, mon père râlait au sol... à côté de lui, un homme debout... le dernier assaillant, le seul dont je pus voir le visage. C'était celui de Gérius, son ami proche, celui qui dînait chez nous... hier encore ! Je n'arrive pas à oublier la dernière phrase qu'il prononçât, à l'heure du coup fatal: « Meurs le Juste, pour que Rome redevienne la

conquérante », et il asséna à mon père, à la base du cou, comme le ferait un lâche, un coup de glaive ; juste avant de s'enfuir. Puis j'entendis au loin, un tout petit peu plus loin, le bruit des chevaux ; ils quittaient la scène. Je courus alors vers mon père qui se traînait au sol ; il cherchait à me joindre... me dire quelque chose, me transmettre un dernier message mais de sa bouche, aucun son ne sortait ! Du sang coulait de partout ; il avait été poignardé dans tous les sens... son corps était lardé de plaies ouvertes et béantes. Il me regarda une dernière fois... puis il cessa de ramper... puis il cessa de respirer, et je vis la vie doucement le quitter. Et moi, je ne pouvais devant cette scène d'horreur, que crier et répéter : « Papa, papa ». C'est ainsi que mourut mon père, assassiné par quelques uns de ses plus proches amis.

Caesar mourut quelques temps après, sans doute empoisonné par quelques mixtures. On n'en sait pas plus ; et les forces du mal s'emparèrent du pouvoir, et la quête expansionniste reprit de la vigueur. Se préparait à l'horizon la première guerre punique. Ma famille fut éloignée de Rome ; notre propriété fut réquisitionnée et ma mère contrainte à vivre comme une esclave. Je dois à la bienveillance de quelques amis de mon père, de ne pas avoir connu tout-à-fait le même sort ; ils veillèrent à ce que je sois intégré dans une école. Mon « nomen » changea, mais pas mon « praenomen » : je devins Aurius, celui qu'on appellerait plus tard « *l'homme parmi les hommes* ». Je fus suivi dans un premier temps, par un pédagogue, formidable esclave qui m'avait été alloué, pour contribuer à la fin de mon éducation religieuse... pour parfaire également mon éducation morale et civile ; et bien plus encore ! C'est lui qui m'a transmis tout ce qu'il fallait que je sache ; pour que derrière le crime de mon père, je comprenne ce qui s'était joué. Puis vint le temps où je pus rejoindre mes camarades, sur le forum ; là où la classe des plus grands se fait, dans des boutiques séparées par un drap. Pour cela, je reçus de la part d'un mystérieux bienfaiteur, une tablette de cire pourvue d'un stylet et un livre de grammaticus. Et plus tard, à l'âge de mes dix sept ans, la toge virile qui signifie que l'enfant est devenu un adulte. Mais je l'étais déjà, par la force des choses ! C'est à cet âge-là notamment, que je fus obligé de me séparer de la bulla que je portais autour du cou ; elle était censée me protéger contre les mauvais sorts. Mais elle ne me quitta jamais ; elle était le dernier souvenir qu'il me restait de la mort de mon père ... l'amulette qu'il m'avait offert lorsque je n'étais encore qu'un petit homme ... le seul témoin direct de la tragédie qui n'avait jamais cessé de m'habiter, durant toutes ces années. A l'heure de ma mort, vous la trouverez chevillée à mon corps ; je vous laisse le soin de la découvrir. Comme je n'étais pas de classe noble, comme ma mère n'était pas suffisamment riche, l'accès aux études supérieures me fut refusé ; je pense surtout, que quelques esprits

maléfiques continuaient à œuvrer pour que je reste à ma place ! Mon évolution était sous contrôle, je le sentais. Puis je devins ce que je devais devenir, au fur et à mesure du temps, et dans le contexte particulier dans lequel j'avais été placé...

En l'an 308 avant J.-C. et à l'âge de quarante cinq, j'étais devenu le légat d'une armée ; après être passé par toutes les étapes de la hiérarchie. J'avais tout d'abord combattu sur le terrain, ici, mais également ailleurs, dans différents corps ; la cavalerie notamment, mais également l'infanterie, puis j'avais été missionné pour réformer une légion entière, afin que chacun de ces corpus devienne toujours plus efficace. J'avais beaucoup travaillé à la formation, notamment auprès des cadres qui devaient assurer le commandement des manipules. J'étais connu de tous, non seulement au niveau local, mais également au niveau de la nation ; fréquemment appelé par les Dux, Imperator, Praetor et Consul, je me déplaçais de province en province, pour partager avec mes camarades, l'ensemble des savoirs et compétences acquis tout au long de ma carrière. Peut-être également, en raison de mon approche humaniste ; je voulais être pour chacun d'entre-eux, celui qui ne juge pas, celui qui écoute et accompagne, celui qui forme plus qu'il ne déforme ! Et durant toutes ces absences, je pouvais compter sur mes généraux pour me seconder ; ils étaient mes amis. Ma légion à moi se situait dans une ville de la périphérie de Rome, à quelques lieues seulement, et elle comprenait trois cent hommes dont la vocation était d'assurer la sécurité intérieure. Mais très vite, cette vocation avait évolué ; jusqu'à ce qu'elle devienne, non pas celle d'une milice ou d'une armée, mais celle d'un peuple tout entier. Porté par mes hommes, puis par mes pairs de la vie civile, j'étais devenu le représentant d'une nouvelle façon de penser... les relations entre les hommes. J'étais celui qui redonne confiance ; celui qui donne quelques raisons d'espérer en l'avenir des sociétés. Mais je sollicitais de la jalousie et de la méfiance, j'en étais conscient ; Rome était gênée par l'extension des idées qui étaient en train de se propager, bon gré mal gré ! Et c'est ainsi que fut nommé Gracus, dit « *le loup noir* ».

De taille moyenne, plutôt massif, avec d'énormes sourcils ; il apparut dans notre giron, mû par de très nobles intentions ! Il était le donateur providentiel, que l'Etat attendait depuis toujours ; celui qui devait permettre de devenir, en très peu de temps, riche et heureux. Il avait, dit-on, la confiance du sénat, qui s'était laissé séduire par l'idée qu'une grosse fortune puisse venir contribuer au bonheur des citoyens. Et renforcer ainsi les liens qui unissent chacun au pouvoir. Mais personne ne savait vraiment qui il était, et surtout d'où il venait ; il était inconnu de pratiquement tout le monde ! Notre rencontre eut lieu sous une tente ; il s'était déplacé, en fin tacticien qu'il était, pour mener à bien quelques opérations de charme... me convaincre notamment, de l'intérêt qu'il éprouvait vis-à-vis de mes idées et de mes méthodes. Il s'était déclaré intéressé par le mode de gouvernance que je proposais à la

plèbe, et se montrait séduit par la pureté de mes intentions. Mais tout cela n'était qu'apparence, je l'avais lu dans ces yeux. Je n'étais pas dupe, mais j'étais loin de penser qu'il pourrait ainsi me retourner ; j'étais loin de penser que durant tout le temps où je continuerais à administrer ma petite République, Gracus œuvrerait en sous-terrain, de façon sournoise, mais fort habile !

Un soir de Lunius, je fus appelé en dehors de ma tente par Scapus, mon fidèle serviteur. Face à moi, au milieu de la place, se tenait raide comme la mort, Gracus, entouré des siens : des nantis, tous corrompus. Ils n'étaient pas grand-chose pour moi, et j'aurais pu facilement les balayer d'un revers de la main ! Ils n'étaient pas nombreux non plus. Quelque chose bruissait autour de moi, dont je ne comprenais pas vraiment le sens. J'interpellai Gracus : « Que me vaut ta visite ? » ; il me répondit : « Tu dois rendre les armes... tu es destitué de tous tes pouvoirs... c'est une volonté du peuple ». « De quel peuple, te fais-tu l'écho » lui demandais-je ? Et Gracus de poursuivre son dialogue : « Nous voulons que tu signes ton acte d'abdication et que tu abandonnes immédiatement tes fonctions... que tu fuies ». « Tu plaisantes Gracus, lui avais-je répondu... moi fuir, jamais ». Puis j'entendis mes centurions bouger, là, derrière moi ; ils avaient sorti l'épée du fourreau. J'étais si fier de leur fidélité ; ils étaient ma garde rapprochée. Puis ils m'entourèrent, comme ils ne l'avaient jamais fait jusqu'à présent ; face à moi, Gludius, celui pour qui j'éprouvais la plus grande affection. Comme je l'interrogeai de mon regard, il me fit comprendre que la garde, ma garde prétorienne, s'était ralliée au futur tyran. « Merci pour tout » me dit-il, les yeux baissés. J'avais compris ; je connaissais maintenant la plus grande trahison de ma vie, ceux avec qui j'avais vécu toutes les épopées, ceux avec qui j'avais perdu et gagné des batailles, ceux avec qui je partageais mes décisions et parfois, mes secrets, venaient de me lâcher. Un cheval me fut amené ; même Scapus que j'avais ramené à la condition de citoyen libre, avait été perverti. Je le voyais à son attitude. J'eus une pensée pour mes enfants, une pensée pour mon épouse. La vie ou la mort... il fallait que je décide vite ; et comme cette mort-là ne méritait pas d'être vécue, elle aurait eu un goût trop sucré pour mes ennemis... j'ai fui ! Plus tard, longtemps après que j'ai disparu de la vie de cette cité, j'ai souffert de cette croyance : on avait raconté à mes soldats, que je les avais lâchement abandonnés !

Aurius, je parle de moi à la troisième personne, eut une autre vie. Il devint l'un des chefs les plus réputés de la nation, placé directement aux côtés de Julian, le nouvel empereur. Mais son fils suivait ; il se nommait Romus. Un cas particulier... complètement atypique ; il avait été l'un des gladiateurs préférés de Rome. Apprécié pour sa plastique, il avait dû renoncer à devenir un dieu vivant à la suite d'une vilaine blessure. Dans le même genre que celle qui terrassa Achille. Dépité, il avait alors décidé de faire sa vie ailleurs, car le jeune homme âgé seulement de vingt ans, était curieux de la vie ; il avait quitté sa famille et cette Italie naissante, pour rejoindre d'autres contrées. Appelé à rejoindre Carthagine, « la Phénicienne », pour transmettre son expertise, il était monté un beau matin de Sextilis, sur la pentecontère qui rallie Reggio au continent Africain. La ville était en train de devenir une véritable puissance en Méditerranée occidentale, et elle cherchait à recruter des hommes à fort profil. Pour encadrer une armée composée pour l'essentiel, de mercenaires ou de gens aux origines et aux mobiles divers. On les appelait les soldats de « l'au-delà », parce qu'ils étaient avant tout, ceux que l'on avait récupérés partout dans le monde : des Celtes, des Gaulois, des Ligures, des Numides, des Africains, des Grecs et beaucoup d'Ibères. Et il fallait faire de cette hétérogénéité, un corps harmonieux et efficace ; un corps apte à se défendre, mais également à attaquer... car se préparait là-bas, au loin, l'avènement d'Hamilcar. Une armée lui avait-on rapporté, que les conditions salariales rendaient particulièrement instables. Ce qui ne serait pas son cas, à lui... parce qu'il avait été contacté par un émissaire particulier, agent d'un riche marchand, qui cumulait dans le pays de nombreuses fonctions et responsabilités. L'homme d'affaires s'appelait Fetha Hachichi, et il lui proposait un contrat alléchant en plus d'une protection sans faille ! Et c'est ainsi que le parchemin en peau d'animal qui permet de sceller les alliances, fut signé.

Le voyage avait déjà été très long pour rejoindre le lieu d'embarcation, cinq bons jours pour descendre la péninsule; il le fut encore plus lorsqu'il fut question de traverser la Méditerranée... sans vent, à la seule force des cinquante rameurs qui avaient été choisis, pour déplacer le lourd bateau. Mais Romus était un aventurier, avide de découvrir le monde... et de rompre avec le passé lourd dont il était l'héritier ! Là, devant lui, apparaissait une autre côte... là, devant lui, naissait une nouvelle espérance ; de la couleur des bougainvilliers. Il fut immédiatement charmé par cette civilisation, dont le mélange de cultures est l'apanage ; charmé par la douceur chaude de ce pays, par le côté affable et très respectueux de sa population. Littéralement enivré par un sentiment de liberté qu'il n'avait ressenti nul part ailleurs. Il ne fallut pas longtemps avant que Romus soit considéré comme un des leurs ; parce qu'il vivait avec eux et comme eux, parce qu'il fréquentait les mêmes lieux, il fut adopté et traité comme « *celui qui œuvre au développement* ». D'abord invité par sa hiérarchie directe, puis par l'aristocratie Carthaginoise, ce qui revient au même, il avait été

présenté comme un élément de modernisation, pour une société qui n'arrêtait pas de s'émanciper. Si bien que son influence devint, sans qu'il en soit directement responsable, de plus en plus importante et de plus en plus visible ! Vous avez dit « visible », n'est ce pas !

Un an après son arrivée, Romus qui siégeait comme consultant, dans le cabinet du général, reçut une proposition pour devenir le principal responsable de l'armée, chargée de veiller sur les intérêts de la ville et de préparer quelques conquêtes. La doctrine qu'il avait développée concernant la mobilité des troupes avait convaincu ; si bien qu'il était devenu le nouveau stratège que le pays attendait depuis toujours. Jamais il n'avait été fait une telle demande à un blanc, et encore moins à un Romain ! Après avoir hésité et malgré les pressions du pouvoir, Romus décida qu'il n'était pas encore assez mûr pour assurer ce genre de responsabilité, qu'il n'en avait pas la légitimité, et qu'il revenait avant tout, à un autochtone, d'assurer un tel genre de prérogative. A l'occasion d'un rassemblement des plus hauts dignitaires de l'état, il afficha sa position, et proposa qu'on fasse de lui, le principal interlocuteur de celui qui serait appelé à commander cette armée ... son conseiller direct en quelque sorte, celui qui établirait un lien avec les troupes. Après de longues palabres, le pouvoir acquiesça et lui donna une semaine pour trouver l'homme providentiel ; celui qui pourrait devenir la nouvelle « égérie » !

Une personne qu'il choisit après avoir traversé le pays, de part en part ; l'homme auquel il s'était intéressé, vivait dans le camp de Nabil. Il était considéré comme « celui qui a beaucoup vu ». C'était un descendant d'Arabe, comme son nom l'indique ; Nabil Bengemara était un homme de cinquante ans, qui était connu pour sa ruse... qui avait su fédérer les siens dans certaines circonstances, et qui était vivement soutenu par l'ethnie à laquelle il appartenait. C'était un homme à l'allure frêle, au visage buriné et légèrement marqué par la vie, qui inspirait plutôt confiance ; surtout lorsque les rencontres sont agrémentées de quelques fumeries ! Romus fut séduit par le caractère hospitalier de l'homme et par ses flatteries ! Chaque causerie était l'occasion pour Bengemara, d'asseoir son image d'homme bienveillant et sage ... de se présenter comme un fidèle serviteur de « la cause » ; sans que Romus ne puisse percevoir, derrière tant de façons, quelques intérêts mercantiles ou quelques plans machiavéliques. Mais le pouvoir n'en voulait pas, et ce fut un bien long dialogue entre Romus et son protecteur, avant que l'idée d'une gouvernance Arabe soit acceptée.

Malgré tout, Bengemara fut nommé chef opérationnel des armées Carthagoises. Dans les temps qui suivirent sa prise de fonction, et sous prétexte qu'une nouvelle équipe devait être mise en place, Romus fut écarté de toutes les prises de décision. Très vite, les échanges entre lui et le nouveau « prélat » devinrent difficiles, au point qu'ils ne se voyaient plus ; très vite, quelques nouvelles têtes apparurent au plus haut sommet de l'armée. Après deux mois de gouvernance, les alliés de Romus furent destitués de toute responsabilité, les uns après les autres, et Romus se trouva complètement esseulé, au milieu de ses adversaires. Puis vint comme un couperet, la décision finale ; elle était contresignée par Fetha Hachichi, lui-même : Romus était destitué de toute fonction et placé en situation de ne plus percevoir de salaire, dès la fin du mois ! Et aucun des entretiens qu'il sollicita, avec quelque responsable que ce soit, ne put jamais aboutir ; il était devenu « persona non grata » ! Plus personne ne lui répondait... plus personne ne voulait le voir ; on l'évitait en haut lieu. Une véritable cabale contre lui, alimentée par des hommes de peu de foi, venait d'être fomentée ; alors même que le peuple, le peuple le plus profond, souhaitait qu'il restât.

Un matin de Januarius, en l'an 300 avant J.-C., Romus embarqua dans une pentecontère, la même je crois, que celle qui l'avait amené ici... dans ce beau pays d'Afrique du Nord ! Rien n'avait changé, l'équipage était quasiment le même ; quelques nouveaux visages étaient apparus... d'autres avaient dû mourir... mais le fouet claquait toujours ! Il faisait froid. Romus avait beaucoup maigri. La crainte d'une vengeance l'avait empêché de vivre quelques derniers jours paisibles, à Carthage ; il avait vécu d'errance en errance, protégé par ses plus proches amis... de jeunes soldats ou citoyens, qui n'avaient pas accepté le sort qui lui avait été réservé. Lorsqu'il se retourna pour regarder cette côte sauvage qu'il avait tant aimé, il se fit une promesse ; qu'il reviendrait un jour, entouré d'une armée de légionnaires tout acquis à sa cause... régler ses comptes.

Romus eut deux enfants ; mais je vous laisse le soin de continuer l'histoire.